

Mon cher Edward,

**D**epuis que, pour marquer le passage au XXI<sup>e</sup> siècle, tu t'es retiré dans ta cabane de rondins des Rocheuses, tu me dis que les nouvelles de la vie littéraire parisienne ne t'arrivent plus. Tu me demandes de te faire un résumé des faits les plus intrigants de ces quinze dernières années. Le hasard a fait que, déménageant une grande partie de ma bibliothèque dans une autre pièce de ma maison, un livre que je dépoussiérais, m'a remémoré des événements que je croyais avoir oubliés. J'ai relu cet épais ouvrage et je me suis dit que je pouvais commencer ma chronique par ce qui l'a suscité. Faisons comme si nous étions revenus au début du siècle. Nous y sommes ? Bien. Permets-moi de te parler d'un étrange feuilleton que l'on n'appelle plus ici que *L'affaire Camus*. Je t'imagine sursauter à la lecture de ce

nom célèbre entre tous. Non, rassure-toi, il ne s'agit pas d'Albert (1913-1960), le prix Nobel, l'existentialiste, que tu as beaucoup lu autrefois en même temps que tu t'intéressais à Sartre, mais d'un certain Renaud, Camus donc lui aussi, mais auteur confidentiel, et qui gagne, je le crois maintenant, à être mieux connu.

Sache donc, mon cher Edward, qu'en avril 2000, le quotidien *Libération* présenta, dans son supplément littéraire, *La campagne de France*, ouvrage paru aux éditions Fayard. Renaud Camus était jusqu'à ce livre un auteur prolifique régulièrement édité depuis de nombreuses années aux éditions P.O.L. Les pages que lui consacre *Libération* sous la signature de Stéphane Bouquet sont élogieuses. On saisit l'écrivain dans son cadre de vie, le château de Plieux (Gers), ce qui s'accorde bien avec sa vision aristocratique de la littérature, des arts et de la vie. Des photos de la demeure et de Renaud Camus dans son bureau, une vue de l'horizon qu'il découvre, illustrent l'article. *La Campagne de France* est le journal de l'écrivain pour l'année 1994. Ce titre a, évidemment, plusieurs sens. Je te l'explique à toi, qui es Américain et quoique bon connaisseur de notre langue et de nos lettres. La campagne de France, au sens premier, cela pourrait vouloir signifier que l'auteur veut décrire nos campagnes,

c'est-à-dire nos paysages. Faire campagne, en langage militaire, veut dire faire la guerre, attaquer. Enfin, ce qu'on appelle historiquement « la campagne de France », c'est la guerre menée par l'Allemagne hitlérienne en mai et juin 1940. La campagne, c'est aussi ce qui entoure les villes. En France, on les oppose souvent. L'auteur vit retiré à la campagne. Il a fait son retour à la terre, lui aussi, mais pas pour élever des chèvres et fabriquer du fromage comme de nombreux jeunes de la génération de la fin des années soixante. Non, pour habiter un manoir, vivre en seigneur. Il a quitté Paris, et pas pour le Lubéron ou l'île de Ré, ce qui, déjà, le singularise. Quand il s'y est installé, le département du Gers était beaucoup moins couru que ces contrées où fourmillent les bourgeois des lettres et de la politique. Je ne sais ce qu'il en est aujourd'hui.

Ce lancement d'un auteur jusque-là réputé difficile, pour *happy few*, détonne dans le paysage littéraire français contemporain. Homosexuel affirmé, Renaud Camus connut un certain succès à la fin des années soixante-dix avec *Tricks*, baptisé par lui chronique, emblématique de la culture gay de ces années-là, où les intellectuels formés par Roland Barthes donnaient le ton dans la critique et la production littéraires. R. Camus avait fait ses débuts en 1975 dans la collection

« Textes », chez Flammarion, sous la direction de Paul Otchakovski-Laurens, suivant ensuite son éditeur quand celui-ci avait créé sa propre raison sociale. En vingt-cinq ans, comme beaucoup d'écrivains de cette génération, Renaud Camus s'est fait peu à peu oublier d'une presse et de médias de plus en plus timorés avec le temps, tout en continuant à produire régulièrement, et a su conserver un petit public de fidèles qui le lisent assez pour que P.O.L. continue à le soutenir.

À partir de 1987, il fait éditer son journal. *La Campagne de France*, qui paraît en 2000, en est le neuvième volume. Rédiger son journal est une activité dévorante. Ce n'est pas à toi que je l'apprendrai, qui as fait cela toute ta vie. Quand on s'y livre absolument, c'est au détriment de sa propre création littéraire. Car le journal, par sa fluidité, sa ductilité, ne se pose pas la question de la forme romanesque et il vampirise tout ce que pense, vit et approche l'auteur. Bien sûr, chez le véritable diariste, c'est dans le journal que le génie se manifeste. Es-tu un génie, mon cher Edward ? Je n'en sais rien, puisque tu ne m'as jamais permis de lire une ligne du tien. Alors parlons des autres. Exemples : les Goncourt, Anaïs Nin, Stendhal. C'est évident chez les deux premiers dont le journal est

au-dessus des œuvres romanesques. Ça l'est moins chez le troisième. Chez Stendhal, les grands romans et les œuvres autobiographiques s'équilibrent assez. Et pourtant, je m'aperçois que je relis exclusivement de lui tout ce qu'il a pu écrire d'autobiographique, et que ses trois célèbres romans ne m'intéressent plus. Est-ce dû uniquement au temps qui passe, à mon âge ? Mais Proust ? J'ai vraiment lu *À la recherche du temps perdu* de l'automne 2000 au début de l'été 2001. Avec Proust, jamais d'ennui, rien que de la joie. Même malade à Prague, en novembre, souffrant d'une bronchite, je ne quittais pas mon volume. Ma première lecture de la *Recherche*, faite autrefois, ne m'avait guère profité. La *Recherche*, tu me l'accorderas, n'a rien dans sa forme d'un journal, bien que l'auteur dise souvent je. Actuellement, je relis *Belle du seigneur* avec le même plaisir qu'autrefois tout en y redécouvrant ce que ma jeunesse ne m'avait pas permis de comprendre. De même les *Confessions* de Rousseau, autobiographie que je lis comme un roman picaresque. Ce qui veut dire que je ne suis pas devenu allergique au roman, tout en ayant maintenant une préférence marquée pour tout ce qui est issu réellement de l'expérience de l'écrivain. J'aime en effet sentir la vie dans ce que je lis. C'est la vie seule, il me semble, qui

irradie l'écrit. Mais il faut avoir le talent de la transmettre. C'est ce que j'appelle le style.

Pour en revenir à Renaud Camus, est-il un romancier épuisé qui s'est tourné vers le journal pour continuer à écrire alors qu'il approchait de la quarantaine, attitude presque normale chez un écrivain qui n'est pas un conteur né ? Ou bien un vrai diariste qui a toujours tenu son journal et qui ne l'a jugé publiable qu'à partir de 1987, c'est-à-dire à quarante et un an ? Je n'en sais rien. J'ai lu les pages de *Libé*, mais ça ne m'a pas donné envie d'acheter *La Campagne de France* ni d'autres œuvres de Renaud Camus. Pourquoi ? C'est difficile de rester de son temps, je le reconnais. Néanmoins, il m'arrive de lire des romans contemporains. Et je crois que j'en ai goûtés pas mal. Le sens du mot contemporain est important à préciser : pour moi est contemporain ce qui existe en même temps que moi, en fait depuis que je suis né. Un roman de Georges Perec est pour moi contemporain, bien que son auteur soit maintenant mort depuis trente-quatre ans. Renaud Camus ne m'a jamais intéressé vraiment, non parce qu'il est homosexuel – Tony Duvert m'a, à une époque passionné –, mais à cause de son écriture un peu trop académique pour mon goût. Tu pourrais m'objecter que les auteurs de ma génération sont des rivaux potentiels et que

leur production m'indispose, d'autant qu'elle a un succès – pour certains d'entre eux – que la mienne peine à trouver. Même si c'est une explication un peu courte, je ne puis entièrement la rejeter. De ce point de vue, je dois être comme eux. On préférerait être le seul ou l'un des rares, mais voilà nous sommes légion. Nous sommes les troupes de la littérature. Nos ennemis sont l'indifférence, le silence et le temps et, à force de participer à des campagnes sans gloire, la haine de soi. Mais je n'appartiens pas à l'armée régulière, je suis un franc-tireur, pas de la chair à média. Que dis-tu de cela, mon vieil ami ?

En tout cas, en ce qui concerne Camus (Renaud), l'explication de mon désintérêt par la rivalité intrinsèque aux gens de lettres ne tient pas. Je serais homosexuel que l'on pourrait cependant l'envisager, mais dans ce cas précis, nous ne vivons pas lui et moi la même singularité. Et disons tout bonnement que sa littérature – celle du temps de notre jeunesse, veux-je dire – me tombait des mains. Après tout, quand il débutait dans la collection « Textes », moi j'écrivais de la science-fiction que j'allais bientôt faire paraître sous des couvertures très colorées, loin du bon goût exsangue de la maison Flammarion. Assez parlé de moi ! (Pour le moment).

*Libé* – c'est-à-dire Fayard – organise donc le come-back de Renaud Camus en ce mois d'avril. Il est question d'un autre de ses livres, le même mois, à l'émission *Répliques* de France-culture. C'est *Répertoire des délicatesses du français contemporain* (P.O.L.) Il jouit tout à coup d'une position très enviable sur la scène littéraire française. Non seulement il publie plusieurs livres en même temps, mais on en parle. Ce n'est en aucune manière un écrivain maudit. Grâce à un grand éditeur et à de très bonnes attachées de presse, il sort tout à coup de sa confidentialité hautaine. Et c'est parti pour la gloire. Mais tu vas voir combien la roche tarpéienne est tout près du Capitole.

Bientôt, mon cher vieil ermite, pour ceux qui n'ont pas encore lu *La campagne de France*, il apparaît que ce livre contiendrait des passages révoltants où s'exprimeraient l'antisémitisme et la xénophobie de l'auteur. Et j'en viens à partager leur indignation sans rien avoir lu d'autre que les extraits communiqués. La dénonciation vient d'un article de Marc Weitzmann dans *Les Inrockuptibles*, un magazine branché. Presque aussitôt, la directrice de France-culture, madame Laure Adler, bientôt relayée par son supérieur Jean-Marie Cavada et la ministre de la Culture, madame Catherine Tasca, s'indigne contre



certain propos du livre en question parce qu'il attaquerait des journalistes de la défunte émission « Panorama » diffusée à l'époque sur France-culture. Renaud Camus estimerait que « les juifs » sont trop nombreux parmi ces journalistes, ce qui fausserait l'objectivité de cette émission d'une chaîne de service public. Laure Adler laisse planer la menace d'un procès.

L'affaire Renaud Camus commence. Note que l'année suivante, *Les Inrocks*, comme on dit, attaqueront un film français, *Le fabuleux destin d'Amélie Poulain*, reprochant au film une sorte de franchouillardise entachée de pétainisme récurrent. Mais ce sera un pétard mouillé, l'énorme succès populaire du film, non seulement en France mais à l'étranger, écrasant cette provocation par trop grossière. Ce qui montre une fois de plus qu'on ne peut pas attaquer un film aussi facilement qu'on le fait avec un livre, surtout si le film réussit à attirer à lui un vaste public indépendamment de ce qu'en pense la critique. Dans ce cas, en plus, la critique était majoritairement favorable au film. La tentative des *Inrocks* – généralement peu favorable à l'expression de ce qui est français au sens noble du terme – était donc vouée à l'échec. Il n'en a pas été de même avec *La Campagne de France*.